

Le capitaine penchait pour l'Afrique. Il disait que ce point était le cap Cherchell. Seul, il était de son avis, car il y en avait autant que de têtes, sauf Tony qui ne donnait pas le sien.

Quant à moi, consulté comme les autres, je dus, pour le bon exemple, me ranger de l'avis du capitaine.

La brume qui s'élève et la nuit qui approche viennent mettre un terme à cette dissertation : la terre a disparu.

Le capitaine bien convaincu que nous sommes près de la côte africaine, et non loin d'Alger, en revient à son croquemitaine, son rocher sous-marin. Nous le cherchons sur mes cartes sans l'y trouver, mais je l'ai certainement dans la tête : à force d'en parler, il m'en a donné presque autant de peur qu'il en a lui-même.

Ce soir-là, nous mangeons notre dernier morceau de viande. Il ne nous reste plus que du pain et quelques légumes, la barrique d'eau est presque à sec : il est temps d'arriver.

Le cuisinier se néglige de plus en plus. Si ce garçon entre jamais comme chef d'office chez Véry ou aux Frères-Provençaux, je m'en étonnerai beaucoup. J'avais aussi remarqué, dans les procédés de son aide, quelque chose d'assez peu appétissant. Quand Tony n'avait pas d'eau sous la main, il crachait dans les assiettes pour les nettoyer. De son côté, Léone qui ne quittait plus le fourneau dès l'instant que la fumée s'en échappait ne manquait guère, lors qu'on dressait les plats et qu'on tardait à les enlever, d'y fourrer son museau au risque de s'y brûler, ce qui lui arrivait quelquefois sans le corriger. La glotonnerie a donc aussi ses martyrs et ses héros.

Le séjour du bord, comme on le voit, n'était pas tout plaisir, mais mon lit me consolait de bien des maux. Je n'y avais pas de mosquitos, le nombre de puces

n'y était pas exorbitant, et je pouvais, en prenant quelques précautions, m'y retourner à l'aise. Depuis ma sortie de France, je n'avais jamais été si bien.

Le temps tournant à la pluie, je me couchai de bonne heure. Je croyais, comme les autres nuits, reposer en paix. Une houle fort désagréable fait rouler mon portemanteau, puis mon sac de nuit et enfin mes habits que j'avais soigneusement ployés sur un banc près de mon lit. On vient relever le tout, qu'on arrime le mieux possible. Un instant après, valise et sac de nuit recommencent à rouler, et je manque de tomber moi-même en étendant le bras pour les rattraper. Autant que j'en pouvais juger à ce mouvement intérieur, notre petit navire dansait une polka échevelée. Néanmoins, en me cramponnant à la barre du lit, je finis par m'endormir. Pourtant, c'était un infernal tapage que le bruit de ces vagues se ruant contre ce pauvre *San-Antonio*, qui craquait comme s'il eût été à l'instant de s'abymer. Mais je savais qu'il était bon, et sans ce malheureux rocher du capitaine, dont le souvenir me réveilla deux ou trois fois en sursaut, j'aurais passé une bonne nuit.



## CHAPITRE XXXII.

Côte d'Afrique. — Le temps se gâte — Une triste nuit.

La côte aperçue la veille avait été aussi le sujet de mes rêves ; dans mon demi-sommeil du matin, je me berçais de l'espoir d'être à l'entrée de quelque rade et prêt à mettre le pied sur cette terre d'Afrique à laquelle j'aspirais depuis si longtemps. Je sentais bien que la houle qui n'avait pas diminué ne devait pas rendre l'abordage facile, mais nous avions la ressource des pilotes, et la vue du rivage était là pour me dédommager du retard. C'est donc pour jouir de ce spectacle nouveau pour moi, que, dès cinq heures, je sortis de mon lit en me cramponnant à tout ce qui offrait un point d'appui, car un pois dans un tambour n'eût pas été mieux secoué que je ne l'étais dans ma chambre.

Parvenu, non sans peine, à escalader l'entrée, et couché sur le pont, je jette les yeux autour de moi, puis je me les frotte pour m'assurer qu'ils étaient bien ouverts :



ils l'étaient en effet, mais j'avais beau les ouvrir encore, l'ombre d'une terre n'apparaissait nulle part. Je prends mon binocle, je n'en vois pas davantage; seulement il me semble que le pont est moins encombré que la veille. Le morceau de mât et bon nombre de sacs avaient été jetés à la mer; toutes les barriques étaient amarrées. Nos matelots, si criards, si disputeurs, ne disaient plus mot; les yeux sur le capitaine, ils obéissaient à son moindre signe. A chaque instant, le vent qui tourbillonnait nous obligeait à changer la voilure ou à prendre des ris: c'est alors qu'il fallait voir ces hommes s'élançant aux vergues et, suspendus sur l'abyme, exécuter avec précision les manœuvres les plus périlleuses. Pour l'agilité et la vigueur, il n'y a rien qui surpasse l'Espagnol. Deux ou trois fois, en une demi-heure, j'ai vu le mât se placer presque horizontalement et la voile battre l'eau: on aurait juré que le navire chaviré resterait sur le flanc, mais il se relevait toujours.

Le capitaine, attaché à une amarre pour n'être pas emporté et tout à sa besogne, ne m'avait pas encore aperçu; tout d'un coup, se tournant vers moi et la mine allongée comme je ne la lui avais jamais vue, il me dit: *malo tiempo, Monstou de Perthes*. Le digne homme croyait me parler français; mais, en quelque langue que fussent ses paroles, au ton dont il les disait, elles ne me sortiront jamais de la mémoire.

La nuit avait été terrible. La journée ne s'annonce pas mieux: le ciel est noir et menaçant. Le vent, qui vient par rafales et qui varie sans cesse, met à de terribles épreuves l'expérience du brave Rodriguez, qui, il faut bien en convenir, est, en pratique, un véritable homme de mer. Quel coup-d'œil! quelle énergie au moment du péril! certes, je ne me flatte pas de pouvoir diriger un navire, mais je m'aperçois bientôt si un autre le dirige



bien ou mal : sans être marin, j'ai l'instinct du métier.

Aucun bâtiment n'était en vue ; notre ignorance de la côte et du chemin que nous avions pu faire durant une nuit obscure, chassés par la tempête, nous laissait peu d'espoir d'atteindre dans la journée un port et une rade pouvant nous offrir un refuge ; et la perspective de battre la mer pendant un temps indéterminé, lorsque nous étions près de manquer de vivre et d'eau, n'avait rien de bien rassurant. Néanmoins, personne ne se plaignait : pas un regret, pas une plainte ; seulement les figures n'étaient pas gaies.

Trois créatures faisaient ici contraste : c'étaient Tony, Leone et le chat. Ils s'étaient mis à l'abri derrière la pièce à l'eau, et ils jouaient tous les trois sans plus se préoccuper de la mer que s'ils eussent été sur la grande place de Santa-Pola. Une circonstance, pourtant, causa une distraction aux joueurs ; ce fut l'arrivée de mon plat de raisin que j'avais réclamé du mousse qui me l'apportait flanqué d'un tout petit morceau de pain, car le pain aussi commençait à devenir rare. Je donnai une grappe à Tony, quelques grains au chien et une bouchée de pain au chat, et nous déjeûnâmes tous les quatre de bonne amitié.

A six heures, le vent est un peu moins violent, mais il n'en est pas de même de la mer : blanche d'écume, elle fait, par instant, l'effet d'une avalanche ou d'une tourmente de neige. Jamais, dans la Méditerranée, je n'avais vu de vagues si fortes ; elles dépassaient bien souvent la hauteur de notre mât, et, au milieu de ces montagnes, notre petit navire avec sa voile blanche, tantôt haute, tantôt basse, ressemblait à une mouette jouant avec la lame.

Vers sept heures, on retrouve la terre ; c'est encore mon binocle qui fait cette découverte. Quelle est cette

terre? Nous mettons le cap dessus et bientôt nous la voyons à l'œil nu. Le capitaine consulte son gros livre et moi mes cartes.

La terre grandit de moment en moment : on ne peut plus méconnaître l'Afrique, car nous avons devant nous la chaîne du petit Atlas.

A huit heures et demie, nous apercevons sur une montagne une sorte de large tour ou de tombelle tronquée, qui doit être ce monument connu sous le nom du Tombeau de la Chrétienne.

Nous avons bien décidément découvert l'Afrique; l'honneur en était au capitaine et ensuite à moi qui avais été de son avis : il est vrai que c'était par politesse.

L'Afrique reconnue, nous n'étions qu'à moitié de notre besogne : il fallait aussi découvrir Alger ; serions-nous aussi heureux ? Nous savions tous qu'il existe une rade d'Alger, d'assez triste renom : mais, toute mauvaise qu'elle est, elle valait certainement mieux que cette insupportable houle qui ne nous permettait pas de rester sur le pont sans une amarre de précaution, et qui, par ses aspersions continuelles, compromettait fort nos fruits. Ajoutons qu'elle nous empêchait de faire cuire le peu de riz qui nous restait pour toute nourriture, et que nous allions être réduits aux melons et aux raisins ; ce qui faisait faire une terrible mine à l'équipage qui, dans chaque grappe, voyait le choléra.

Nous sommes à vingt-quatre milles de la côte que l'on peut suivre dans une vaste étendue. Un enfoncement s'ouvre devant nous : il est suivi d'une longue ligne montagneuse qui se termine par un cap.

Leone me fait damner ; il m'emporte mon mouchoir, il me vole jusqu'à mon crayon. Qu'en veut-il faire ? Par moment, je voudrais, tant il m'impatiente, qu'une lame l'enlevât. Je ne sais comment la chose n'est pas



encore arrivée; mais ce démon les sent venir: il a, sur ce point, l'œil aussi marin que le capitaine, et, à leur approche, il a bien soin de s'enfourner entre deux paniers.

Le ciel s'éclaircit; le vent est moins fantasque. Quoiqu'il en soit, nous n'osons pas approcher de la côte, de peur d'y être affalé; et puis, ce fantôme de rocher sous-marin n'a pas cessé de nous poursuivre.

Les consultations recommencent: on cherche l'entrée de la rade d'Alger. En s'éclaircissant d'un côté, le temps a renvoyé la brume sur la terre; les nuages sont bas, nous voyons la cime des montagnes et n'en distinguons plus la base. Excellente position pour se jeter à la côte. Or, les côtes barbaresques, qui rappellent l'esclavage, sont toujours un sujet d'épouvante pour les matelots qui en approchent pour la première fois: ils les voient encore comme elles étaient il y a cinquante ans.

La brume s'épaississant, nous recommençons à battre la mer. C'était ce que j'aimais le moins, car je ne voyais plus de terme au voyage. Je me promets bien, si j'ai le bonheur de me tirer de celui-ci, qu'on ne me rattrapera plus à bord des balancelles espagnoles.

Le travail de la nuit fait avancer l'heure du déjeuner: on essaie d'allumer le feu; ce n'est pas facile. On y réussit pourtant, et voilà le riz dans la marmite. En guise de viande, on y met des oignons et trois à quatre pommes de terre, qui feront le fond du plat de la chambre. J'en suis venu à regretter les lapins de la cousine, ces si jolies bêtes que j'admiraient tant: mais la faim rend féroce.

Les matelots ne peuvent manger que chacun à leur tour. Quel métier! Depuis vingt heures, ils sont sur pied.

Pour la première fois, le capitaine, oubliant sa dignité, déjeûne sur le pont, que lui non plus n'a pas quitté.



Le riz aux pommes de terre n'est pas mauvais, mais une lame vient désagréablement en allonger la sauce.

Nous sommes toujours en quête de quelque bâtiment se dirigeant vers un port quelconque : nous n'en voyons pas. Notre position devient critique ; si la brume ne cesse pas, il nous arrivera malheur. Nous ne savons plus où est la terre et nous pouvons en être fort près : je crois toujours entendre les brisants.

La brume se dissipe. Nous voguons vers la côte. A onze heures, l'Atlas s'élève à environ huit kilomètres devant nous ; partout des montagnes incultes et couvertes de buissons ; nous nous rapprochons encore de terre ; j'aperçois enfin des champs labourés.

D'après la carte que j'ai sous les yeux, je pense que Cherchell ne peut être loin. C'est aussi l'avis du capitaine, mais non de l'équipage, qui, avec le soleil, a retrouvé la parole. Le grand matelot ne veut pas encore que nous soyons sur la bonne voie, il doute même que ce soit l'Afrique. Le capitaine ne l'écoute plus, il chante.

A onze heures et demie, tous les doutes sont levés : nous sommes à un kilomètre de Cherchell, qui se dessine en amphithéâtre. Un vaste édifice blanc et rose, bâti à l'européenne, domine la ville. Je distingue une église et divers établissements neufs, de création française. A notre gauche est une mosquée avec deux dômes blancs sans minarets.

En face de nous est le petit port de Cherchell, dont l'entrée, assez étroite, paraît difficile, en raison d'un écueil voisin où la mer déferle avec fracas. Nous y voyons plusieurs navires ; le pavillon français flotte sur un édifice qui doit être le logis du chef militaire. Autour de la ville et jusqu'à certaine distance, les coteaux sont plantés et cultivés.

Je ne puis exprimer le plaisir que j'éprouve, en quittant

cette Espagne où tout est décadence, de voir la civilisation renaître sous la main de la France, dans une terre naguère barbare.

Plusieurs habitations toutes neuves se montrent dans l'Atlas, et, par leur isolement, témoignent de la tranquillité du pays. Je reconnais beaucoup d'arbres à fruits. On voit des bâtisses jusqu'au sommet du mont : peut-être sont-ce des petits forts d'observation.

Quoique la mer soit encore assez forte, nous aurions pu, avec un pilote, entrer à Cherchell, mais notre mauvaise étoile nous en éloigne.

Nous nous dirigeons vers Alger en suivant la rive dont nous approchons à cinq cents mètres.

A trois ou quatre kilomètres après Cherchell, la côte redevient inculte : c'est une suite de rochers abruptes couronnés par la montagne dont le pied baigne dans la mer ; on n'y aperçoit plus la main de l'homme ; la nature y est triste et sauvage. A une heure et demie, nous avons repris le large pour doubler un cap que le capitaine cherche dans son livre, sans pouvoir l'y découvrir.

Nous avons retrouvé la grosse mer, et le vent, redevenu variable, tourne à la tempête. Nous commençons à croire que nous aurions mieux fait de tenter l'entrée de Cherchell. Le capitaine qui, lorsque nous nous en éloignons, disait : « Nous souperons à Alger, » secoue tristement la tête.

Nous passons deux bien mauvaises heures. On oublie jusqu'au dîner ; tout l'équipage, y compris le cuisinier, est nécessaire à la manœuvre. Le capitaine lui-même travaille comme un simple matelot. Leone, la queue entre les jambes, et le chat, l'air piteux, regardent le fourneau sans feu ; l'équipage, sans s'asseoir, grignote quelques croûtes de pain. On m'apporte le reste de notre riz du



déjeûner : je le laisse au capitaine qui, plus que moi qui ne faisais rien, avait besoin de se restaurer ; je mange du melon arrosé de vin, en manière de soupe, puis une grappe de raisin en façon de rôti.

Un os retrouvé dans un coin fait le sujet d'un grand combat entre Leone et le chat. Celui-ci, moins fort mais plus leste, finit par saisir le morceau en litige, grimpe dans les agrès et laisse Leone la gueule ouverte. Je lui jette une croûte de pain pour le consoler.

Cette question des vivres devenait sérieuse ; seule, elle aurait dû nous faire relâcher à Cherchell. Nous n'avions compté que sur cinquante à soixante heures de traversée, et nous battions la mer depuis cinq jours, sans savoir combien nous y resterions encore. Telle est la prévoyance espagnole. Au surplus, comme le Turc et l'Arabe, c'est un peuple qui sait souffrir. Quand la marmite est renversée, l'Anglais s'insurge ; l'Allemand soupire ou pleure ; le Hollandais dort ; l'Italien crie ; le Français avise et fait des lazzi ; l'Espagnol ne dit rien et se serre le ventre.

Nous apercevons un navire ; il est plus rapproché que nous de la côte et doit se diriger vers Alger. C'est une bonne fortune. Nous imitons ses manœuvres ; il nous sert de pilote.

Le vent, qui nous portait à la côte, maintenant nous pousse au large. Au moyen de bordées, nous parvenons à nous maintenir en vue du rivage et de notre conserve.

Nous gagnons sur elle ; nous sommes à environ douze kilomètres de terre. Une nuée de petites mouettes voltige à la surface de la mer, attirées sans doute par quelque banc de poissons. Le Tombeau de la Chrétienne est toujours en face.

Le cap que nous voulons doubler semble s'allonger devant nous. Le vent tourne à l'est. La vue d'un second



navire qui suit la même route que le premier, et qui se trouve entre nous et la côte, a ranimé l'espoir de l'équipage.

A quatre heures, il y a moins de mer ; je suis assis près du gouvernail, sans recevoir trop d'eau, j'y puis même lire. Le capitaine me dit qu'il espère que demain dimanche, 16 septembre, nous serons à Alger. Ceci me remplit de joie. Je calcule que les formalités de la douane et de la police pourront me retenir pendant deux heures, mais, qu'avant dix heures du matin, je serai installé dans un bon hôtel.

A cinq heures, nous sommes à l'entrée d'un golfe, que le capitaine appelle Malamorque, probablement d'après son livre. Le ciel s'est éclairci, mais le vent augmente d'une manière effrayante. Vers la nuit, il tourne décidément à la tempête. Il devient impossible de se tenir sur le pont, on y est sous l'eau. On jette à la mer quelques paniers de raisin. Le capitaine prend Tony, le chien et le chat et les enferme dans la cabine. Tony veut sortir ; il tombe, éteint la lampe et renverse une bouteille qui se casse. Le capitaine lui donne une correction et le rejette dans son trou.

Je me couche : je n'avais rien de mieux à faire. Ma valise, mon sac de nuit, recommencent à courir comme la veille ; le coffre du capitaine s'en mêle et vient battre en brèche le bord de mon lit ; une tablette, servant de bureau, se détache et roule à son tour : c'est une danse diabolique, une scène de tables tournantes à tout rompre et briser. Leone se met à hurler. Tony, que cela ennuie et qui est bien aise de rendre à quelqu'un les coups qu'il a reçus, le rosse pour le faire taire. L'animal crie plus fort. Deux matelots entrent ; Tony, croyant qu'ils viennent pour lui, disparaît dans sa cachette.

C'est afin d'étancher l'eau qu'arrivent ces hommes.

Les voici à la pompe, dont le tuyau passe non loin de mon lit. Ce nouveau bruit ne m'aide pas à dormir. Même au milieu du plus infernal tapage, il est de certains sons qui fatiguent plus que tout le reste.

On se rend maître de l'eau; on amarre ma valise et les caisses; le chien ne dit plus rien; la chambre redevient silencieuse. Mais dehors continue le plus abominable vacarme: la mer, le vent et bientôt le tonnerre semblent conjurés contre le pauvre *San-Antonio*. Ah! grand saint, si tu étais à bord, tu n'aurais guère peur de la tentation! tu songerais à autre chose.

Le capitaine entre pour boire quelques gorgées de vin. Il vient voir dans mon cadre si je repose. Me trouvant éveillé, il me répète sa phrase: *malo tiempo, Monsiou de Perthes*.

Un craquement horrible, qui ressemble à celui d'un mât qui se brise, le fait ressauter sur le pont. J'entends qu'on cargue une voile.

Cramponné à la barre du lit, j'avais obtenu une sorte d'immobilité relative, et je commençais à m'endormir quand je sens un poids qui me tombe sur la poitrine. Je crus que le pont s'enfonçait, mais ce n'est que ce maudit Leone, échappé de son refuge, qui s'est élancé sur mon lit et prétend s'y installer. Le drôle qui, enfin, a flairé le danger, veut mourir commodément. Je le rejette sur le plancher, et je l'aurais précipité à l'eau tant j'étais en colère.

Le mouvement que j'entends sur le pont m'annonce qu'on change de route. La bourrasque augmente encore. Il me semble que nous sommes entraînés à la côte et, de moment en moment, je m'attends au naufrage. Je remets autour de mes reins la ceinture où sont mon or et mes billets, espérant, si j'échappe, sauver ainsi quelque chose.

On travaille encore à la pompe. Un corps lourd tombe à la mer. Je m'imagine que c'est un homme, je saute en bas de mon lit et cours à l'échelle. Le second me dit que c'est le canot qu'une vague emporte. La mer et le ciel sont aussi noirs l'un que l'autre. Je ne distingue rien. Le vent est terrible, je ne sais comment les matelots peuvent tenir sur le pont. De temps en temps, à tour de rôle, ils descendent dans la chambre pour boire quelques gouttes de vin. Ils ne disent mot et semblent résignés. Un seul se prend la tête dans les mains et fait un signe de croix.

Je me suis remis au lit où je fais d'assez tristes réflexions : je regrette mes parents, mes amis. Quant à la vie, j'ai fait mon temps et je sais qu'il en est une meilleure. Je fais une courte prière.

Il me semble qu'on est un peu plus tranquille sur le pont ; les ordres du capitaine se renouvellent moins souvent. Dans ces occasions, on s'attache au moindre espoir : je ne me crois pas encore perdu.

J'entends ronfler Tony. Pourquoi serais-je moins calme que cet enfant ? Sur cette idée, je finis par m'endormir.





### CHAPITRE XXXIII.

Côte d'Afrique. — La tempête. — La mort de près. — Le pilote.

Le rocher. — Le port. — La quarantaine.

Je ne sais pas combien d'heures je dormis, mais, quand j'ouvris les yeux, il faisait jour. J'avais rêvé que nous étions dans un port. Éveillé, je croyais encore y être. Le petit navire dansait toujours furieusement, mais je n'entendais plus la voix du capitaine ni d'autre bruit que celui du vent et de la mer. Par l'ouverture de la cabine, je voyais une extrémité de la grande vergue entourée de sa voilè carguée et couchée sur le pont : nous étions donc à l'ancre.

Pressé de connaître dans quelle rade et sur quelle côte, je m'habille ; je mets la tête dehors : je n'aperçois autour de moi qu'une vaste mer blanche d'écume, sur laquelle roulait notre bâtiment, ou plutôt son squelette. Ses trois petits mâts étaient nus comme des baguettes de fusil : la force du vent n'avait pas permis d'y

laisser une aune de toile. Les matelots, épuisés de fatigue, étaient étendus sur des nattes. Le capitaine, la tête appuyée sur sa main et couché sur le ventre, interrogeait le temps. Quant à la terre, il n'en était plus question.

Je monte sur le pont : une pluie torrentielle m'en chasse. Rentré dans la cabine, j'écris ce qu'on vient de lire.

La pluie ayant cessé, je vais reprendre ma place sur les nattes, en me couvrant d'un coin de voile afin de me garantir des coups de mer. Pour plus de sûreté, le capitaine m'engage à me tenir aux cordages, et, comme je ne me presse pas, il m'y attache comme il l'est lui-même, puis il finit par sa ritournelle : *malo tiempo*.

L'équipage désœuvré semble plongé dans un morne abattement : ce petit bateau sans voiles et qu'on croirait désarmé, battu par une mer furieuse, sans direction, sans vue de terre, sans grand espoir de la revoir, a quelque chose de vraiment triste. Ce que je souhaitais était moins d'apercevoir cette terre, dont le voisinage n'eût été qu'un danger de plus, que de voir encore une fois le soleil ! je le demandais à Dieu avec ferveur. Ce vœu fut exaucé, un rayon perça la nue : ce ne fut qu'un éclair ; le ciel, gros d'orages, devint plus sombre que jamais.

Non loin de nous flottent un mât et des débris de grément ; l'équipage croit reconnaître celui d'un des navires que nous avons aperçus la veille au soir.

Nous étions au dimanche 16 septembre 1855, et nos matelots, redevenus dévots, regrettaient de n'avoir pu entendre la messe. Quelques-uns priaient bas et avec calme. Les yeux du capitaine auraient voulu percer l'espace. A tout moment il me demandait mon binocle : il songeait toujours à son rocher. Puis il interrogeait les mouvements des nuages et, au loin, l'état de la mer.

Plusieurs fois nous crûmes voir des brisants : ce n'était que le combat des vagues s'entrechoquant. La mer était livide et, en s'ouvrant, semblait noire comme de l'encre.

Nous faisons ce qu'on nomme : courir devant le temps ; et, quoique nous fussions sans voiles, la bourrasque nous poussait avec rapidité.

Nous ne savons plus où nous sommes. Quand entrerons-nous à Alger ? quand reverrons-nous la terre ? C'était la terre que je voulais maintenant, je ne songeais plus au soleil.

Ce que j'éprouve n'est pas précisément la peur de la mort : je l'ai souvent vue de près. On s'habitue à cela comme à autre chose. Puis, telle est la nature de l'homme, il ne désespère jamais tout-à-fait. Ce couvreur qui tombe d'un clocher croit qu'il arrivera sur ses jambes ; et ce marin, en disparaissant dans l'abyme, compte sur la vague qui le reportera à la surface.

Ma pensée me ramène encore au milieu des miens ; je vois ma sœur, mes frères, mes neveux, mes bons domestiques. Je m'attriste de leur douleur, et si je les voyais consolés de ma mort, je crois que je m'en consolerais aussi. Au fait, qu'est-ce que la mort ? C'est le rajeunissement de la vie, et l'on n'est jamais plus près de renaître qu'au moment où l'on expire.

Le vent est terrible : je n'en ai jamais éprouvé de pareil. On pompe sans cesse. Si le bâtiment eût été moins solide, il y a longtemps que nous ne serions plus.

Je le dis à ma honte, seul je songe à manger. Je réclame ma portion de raisin : on y joint un croûton de pain. On ne voudra pas le croire, puisque aujourd'hui j'y crois à peine moi-même, je mange de très-bon appétit. Jamais raisin ne m'avait paru meilleur.

L'exemple gagne : Tony, le chien, le chat, au bruit de mon grignotement, arrivent sur le pont et ils m'en-



tourent en câlinant. Le capitaine, d'un geste redoutable, les fait rentrer dans leur trou ; il le faisait par humanité, car, sauf le chat peut-être, ils auraient été emportés par la mer. Pour les consoler dans leur retraite, je leur porte un grapillon de raisin et quelques miettes de pain, qu'ils partagent en frères. Le chat est le plus à plaindre : il ne mange pas de fruits et, dans un navire neuf, il n'a pas même la ressource des souris. Le pauvre animal est ici *in partibus*. On donne une petite portion d'eau à Tony qui meurt de soif ; il fait d'abord boire Leone, puis le chat, et avale le reste.

Rodriguez et ses matelots, qui ne pensent pas à déjeuner, éprouvent un besoin que l'aspect de la mort ne peut pas même amortir : celui du tabac. N'a-t-on pas vu des condamnés marchant au supplice la pipe à la bouche ? Nos marins sucent la leur sans pouvoir obtenir du feu : l'amadou mouillé ne prend pas, et il n'y a plus à bord une seule allumette. Pendant la nuit, la lumière qui éclairait la chambre et l'habitable s'est éteinte trois fois, et la dernière on n'a pu la rallumer. On ne sait même plus quelle heure il est : la montre du capitaine s'est arrêtée et j'ai oublié de remonter la mienne.

Les nuages sont moins sombres. A notre droite, on croit distinguer la cime d'une montagne ; bientôt nous reconnaissons le Tombeau de la Chrétienne : nous n'avons donc pas perdu beaucoup de chemin.

Nous remettons une de nos petites voiles. Des ondées se succèdent. Dans l'intervalle, le soleil se montre. La situation n'est pas meilleure et pourtant cette lumière me console et m'égaie. Décidément, j'aime mieux mourir au jour que dans les ténèbres, et je veux une belle illumination à ma dernière heure. Il faut que cette horreur de l'obscurité soit dans la nature, car elle est générale. Sans doute quelques espèces ne se montrent que la nuit,

parce que c'est alors seulement qu'elles peuvent surprendre leur proie; mais ces espèces aussi redoutent une obscurité complète, et les hiboux ne vivraient pas dans une privation absolue de lumière.

Nous nous rapprochons de la côte; le vent et les courants nous y poussent. Par moment les nuages s'abaissent et la brume nous enveloppe: on se croirait en pleine mer; alors chaque lame qui blanchit nous fait croire aux brisants: tous les yeux sont ouverts, toutes les oreilles sont au guet. L'imagination s'en mêle; partout nous entendons ce bruit sinistre qui précède l'échouage.

La brume se dissipe encore une fois; c'est comme un suaire qu'on nous enlève du front, nous respirons. Nous sommes un peu abrités par la montagne. On remet la grande voile en prenant des ris. Je vois qu'on dispose l'ancre: je ne m'imagine pas qu'il soit possible de mouiller à cette place avec une pareille mer.

Je reconnais le cap Cherchell et bientôt j'aperçois la ville: c'est là que nous allons essayer d'entrer. A l'aspect du port, je sens mon cœur se dilater; je ne pense plus aux dangers passés, et pourtant le danger et les angoisses vont se renouveler plus poignants que jamais.

La mer se brisait avec fureur contre un rocher qui se trouve non loin de la passe, mais je regardais le port et non ce qui nous en séparait.

Nous avions fait signal pour avoir un pilote, et nous ne voyions pas de canot paraître. Tout-à-coup on nous répond par un autre signal qu'aucun bateau ne peut sortir, que la passe est impraticable, que s'y engager, c'est se perdre infailliblement, et un dernier avis nous dit de reprendre le large au plus vite. Quelques minutes encore, et il n'était plus temps, même de fuir.

Nous voilà donc encore courant au large, et bientôt Cherchell a disparu: ce moment fut cruel, mon cœur



se serra. J'éprouvai ce que doit sentir un malheureux suspendu à une branche et qui la voit se détacher du tronc.

Cependant nous virons de bord : c'est une nouvelle tentative que nous allons faire. Nous revoyons l'entrée du port, mais le même signal nous en repousse.

Nous revirons et, cette fois encore, nous perdons la terre de vue. L'idée de battre ainsi la mer indéfiniment m'exaspère, et dans ce moment, si j'eusse été seul à bord, j'aurais demandé à Dieu d'engloutir le navire. Cette alternative d'espérance et de désespoir, de vie et de mort, est plus terrible que la mort même.

On vire de nouveau et nous manquons de chavirer.

Revenus en vue du port, le signal change et nous voyons un bateau pilote sortir des jetées. Pourra-t-il arriver jusqu'à nous ? Deux ou trois fois il disparaît et nous le croyons englouti et avec lui notre dernier espoir ; il parvient enfin jusqu'à portée de la voix. Un grelin est jeté, le pilote va monter à bord. En apprenant que nous venons d'Alicante, il s'éloigne en nous déclarant en quarantaine. Avec son porte-voix, il indique la manœuvre à notre timonier, mais c'est en français. Le timonier ne l'entend pas : il tire la barre à droite quand il faut tirer à gauche. Je veux rectifier ses mouvements, mais, à travers ce bruit effroyable du vent et de la mer, je ne saisis pas toujours les instructions du pilote. Celui-ci qui voit le péril et nos tâtonnements s'arrache les cheveux de désespoir. Le capitaine veille à l'avant et à la voile : il a bien assez à faire. Tout Cherchell s'est précipité sur les quais ; je vois la foule, Français et Arabes, levant les bras au ciel et semblant prier pour nous. Que Dieu les exauce ! il en est temps : nous allons droit sur cette roche où la mer se brise avec fureur et où, je l'ai su depuis, un autre navire espagnol,



quelques mois avant et dans une circonstance semblable, a péri corps et biens.

Le bateau qui nous guidait, pour n'être pas entraîné dans notre naufrage, s'est rejeté de côté. La voix du pilote n'arrive plus jusqu'à nous; mais que pourrait-elle? Poussés vers le fatal rocher, nous n'en sommes plus qu'à deux mètres. Alors, je ne l'oublierai jamais, j'entends ce cri: *ils sont perdus*. C'est celui de la foule épouvantée. Au même moment, un frémissement du navire annonce que nous touchons; puis je sens une secousse suivie d'un craquement, qu'accompagne le cri d'agonie de l'équipage. Une vague me couvre et me renverse; je me cramponne instinctivement au bastingage; je ne vois plus rien que l'eau. Un second coup de talon, puis un autre et encore une vague arrivent coup sur coup. A mon grand étonnement, je revois le ciel. Le navire s'est relevé: cette dernière lame et un tour de barre donné à propos l'ont rejeté dans la passe. Chacun se précipite à la pompe, on croit qu'il va couler: mais il n'est pas ouvert et, nonobstant une forte avarie, nous entrons dans le port. C'est en revenir de loin.

Ma joie d'être sauvé fut bientôt tempérée par une nouvelle assez désagréable. J'avais complètement oublié le motif qui avait empêché le pilote de monter à bord; je m'apprêtais donc à descendre à terre, quand on nous cria d'attendre la commission de santé qui devait décider du temps de notre quarantaine, et l'on nous fait ranger près de deux navires venant aussi d'Espagne et qui, depuis trois jours, demandaient la libre pratique.

Ici, je fus pris d'un véritable accès de rage et j'étais prêt aussi à m'arracher les cheveux. L'idée de rester une semaine ou plus dans ce navire faisant eau et à demi-désarmé, m'était insupportable. Je croyais que la France, tous les journaux l'ont dit, avait renoncé à

cette absurde pratique de la quarantaine contre le choléra, que presque tous les médecins ont déclaré ne pas être contagieux. Sans même prendre le temps de me changer, je saisis une plume et, tout dégoûtant d'eau, je rédige une pétition aux autorités du pays, en disant que, battus depuis six jours par le vent et la mer, nous devons être plus que purifiés; que chacun à bord se portait bien et que je réclamais pour tous la libre pratique.

Ma lettre, reçue avec les précautions d'usage, est immédiatement expédiée à son adresse.

Bientôt arrive le lieutenant du port: il me dit qu'il va soumettre ma pétition à la commission sanitaire, mais que déjà deux navires, venant aussi d'Espagne, ayant été soumis à la mesure contre laquelle je réclame, il doute qu'on puisse nous en dispenser.

Alors je lui demande à faire ma quarantaine à terre et même dans la prison, si elle est cellulaire. Il me répond qu'il n'y a qu'un lieu de dépôt et qu'il est collectif.

Je lui propose de prendre à mon compte une maison entière, m'engageant d'en payer non-seulement le loyer mais les gardiens; et je lui en montre une isolée que j'apercevais à quelque distance du port. Il me dit qu'il en parlerait; et, comme il était membre de la commission, il sortit pour s'y rendre.





## CHAPITRE XXXIV.

Cherchell. — La commission sanitaire. — Délivrance. — Le pèlerinage.

Le souper. — La bourrasque.

Je commençai à envisager plus froidement ma position, et je vis que, tout bien considéré, quelque désagréable que fut la quarantaine, elle valait mieux que le fond de la mer. Ceci posé, je descendis dans la chambre, j'ouvris ma valise, je pris mes rasoirs pour me faire la barbe et, tout en me savonnant, je m'expliquai pourquoi le lieutenant du port avait paru si étonné en rapprochant ma figure de mon nom : c'est qu'en vérité, grâce au raisin, j'avais plutôt l'air d'un chef indien, d'un vrai Peau-Rouge, que d'un gentilhomme français. Non-seulement mes vêtements, mais mes mains et mon visage avaient pris cette nuance pourpre, qui donnait lieu de douter si j'étais réellement de race blanche.

Quelques coups de rasoir et une application d'eau tiède mélangée de vinaigre me rendirent une teinte

non pas parfaitement blanche, car je portais encore les traces du soleil d'Espagne, mais une couleur qui n'était pas incompatible avec une origine et un nom chrétiens; enfin je pouvais, sans trop craindre un défaut d'identité, être rapproché du signalement de mon passeport.

Ma toilette faite, je remontai sur le pont; un canot venait d'arriver et l'on m'y demandait. Quand j'aperçus le lieutenant du port, je crus qu'il m'apportait un ordre de délivrance; mais il venait seulement me dire qu'on m'accordait la faculté de faire ma quarantaine à terre, et il me montra une espèce de niche placée assez loin des habitations, en me prévenant que je n'y serais peut-être pas très en sûreté, parce que mes bagages pourraient tenter quelque vagabond; qu'en outre, ce lieu, précédemment occupé par des Arabes, devait en avoir conservé le *memento* ordinaire: c'est-à-dire un assortiment d'insectes pouvant être un sujet d'études pour un naturaliste, mais qui présentaient une distraction moins agréable à un antiquaire.

Ces considérations étaient de quelque poids: après un moment d'hésitation, je lui dis que je ferais ma pénitence à bord. Il me donna alors l'espoir qu'elle serait limitée à trois jours. C'était quelque chose, car on nous avait fait craindre la semaine entière.

Ce fut seulement alors que je songeai à demander l'heure pour remonter ma montre. Il était trois heures; je n'avais encore mangé que ma croûte de pain et du raisin, je mourais de faim. Mais le capitaine y avait songé, il avait immédiatement réclamé des vivres, et déjà le mousse-cuisinier, Tony son aide, le chien et le chat, ses assesseurs ordinaires, étaient aux fourneaux: on pelait les légumes, on découpait la viande, enfin tout se préparait pour la ratatouille invariable, qui, depuis



qu'elle lui fut imposée par ses vainqueurs, a, dans toute sa pureté originelle, suivi l'Espagnol dans les quatre parties du monde. Si, à son tour, il a vaincu les Maures, à quoi lui a servi sa victoire? Il les a expulsés du sol, de ce sol dont ils faisaient la richesse. C'était de leur cuisine et non pas d'eux qu'il fallait purger l'Espagne! Mais Dieu t'en a assez châtié, malheureux fou! de toutes leurs sciences, de toutes leurs industries, cette cuisine est la seule qu'il t'a laissée et qu'en punition de ta sottise il t'a condamné à manger jusqu'à la consommation des siècles.

Le lieutenant parti, je reçus une autre visite: celle du receveur des douanes, qui venait m'offrir ses services. Hélas! il n'y en avait qu'un qui pouvait m'agréer, et c'était justement celui qu'il ne pouvait me rendre: *la liberté*. Cependant, ayant su qu'il était de la commission sanitaire, je le priai d'y aller au plus vite et de voter pour notre libération.

En attendant le dîner, assis sur un tas de melons sauvés du naufrage, je me mets à analyser les lieux que j'avais entrevus de la mer. En face de moi est un édifice neuf, d'assez bonne apparence, sur lequel est écrit: *Douane*. A une fenêtre se montre une dame, probablement la femme du receveur que je viens de voir, car il m'a dit qu'il était marié. Derrière, dans un endroit abrité du port, des jeunes gens se baignent.

Sur le quai sont des douaniers en tunique verte et garance, comme ceux de France, sauf qu'ils portent, au lieu d'une simple torsade, des épauettes en laine jaune. Des soldats d'infanterie de ligne, en grande tenue à cause du dimanche, se promènent avec cet abandon du militaire au repos.

Quelques Maures en burnous blanc s'approchent gravement et s'arrêtent devant notre bâtiment. Nos matelots